

Nicosie

La ville déchirée, entre mémoire et oubli



« Quand on peut la franchir sans difficulté, la frontière n'existe pas : quand on ne peut pas la franchir, on s'aperçoit qu'elle passe à travers nous et qu'elle coupe en deux notre être, en nous séparant de nous-même ».¹

D'OU VIENT CETTE FASCINATION pour les paysages de la désolation, pour les lieux de la destruction, pour la ruine, cette obsession de la frontière, qui mène sur ce parcours en dents-de-scie, obligeant à contourner les îlots, à s'engouffrer dans des rues tronquées, à **se heurter sans cesse contre aux à la recherche** de la limite ? D'où vient cette curiosité qui nous pousse à gravir la hauteur pour percevoir l'entre-deux, pour voir l'autre côté, cette envie de pénétrer dans l'espace interdit ? Comment décrire l'émotion de découvrir les friches du Mur dans l'hiver berlinois, sous la neige qui souligne les bouleaux comme une ombre négative, recouvrant le sable d'un tapis blanc lumineux, amplifiant la sensation du vide, révélant les empreintes de la friche et le tracé du chemin de ronde ? Ou l'excitation de pouvoir franchir l'espace interdit de la Ligne Verte à l'intérieur de la ville historique et l'étrange sensation d'être un voyageur solitaire en visitant le territoire abandonné de l'aéroport de Nicosie ?

Rupture physique - fracture mentale

Parcourir les paysages de la frontière, longer les lignes de rupture, étudier les villes divisées, c'est également se confronter aux *frontières intimes*, s'interroger sur la construction du rapport à l'Autre, sur la relation entre le terri-

toire psychique et le territoire spatial, sur les frontières de la ville et les frontières de la peur. Reconstruire une ville divisée questionne l'espace physique de la fracture et le vide psychologique de cette fêlure, (l'expression mentale de la division étant souvent plus difficile à abattre que les murs). Transformer l'espace symbolique de la friche de frontière exige un projet qui tisse des liens durables entre les deux territoires et leurs communautés, qui cherche un équilibre fragile entre le devoir de mémoire (pour les générations futures) et la nécessité de l'oubli (l'amnésie sélective permettant de surmonter le traumatisme).

Fragmentée, polarisée, déchirée, fissurée, traumatisée, blessée – la ville divisée est une ville à double tête, ville-jumelle, ville-miroir. Dupliquée dans ses institutions, restructurée dans ses réseaux, périphérisée dans son centre, elle est l'expression tangible de la scission politique et sociale. Les deux demi-villes se reconstruisent une nouvelle identité, chaque communauté se réfugiant dans une histoire sélective fondée sur la peur et sur une incapacité à pardonner et à faire le deuil du passé. Les victimes du conflit se construisent leur territoire psychique, s'enferment dans un *égoïsme de la victimisation*² qui leur permet de justifier leur vision de l'ennemi comme barbare et déshumanisé. « Nous ne nous combattons pas l'un contre l'autre. Nous combattons les masques du diable que nous avons chacun peint sur l'autre. »³ Freud⁴ nous décrit les symptômes qui se développent entre des collectivités, culturellement proches, spatialement séparées par des frontières comme un narcissisme des différences mineures, où la différence l'emporte sur la ressemblance. Les aspirations futures de chacun des deux États se révèlent à travers des stratégies, conscientes ou inconscientes, *d'instrumentalisation du passé* et de *falsification du réel*, où le passé commun est relaté comme deux histoires divergentes, ce qui a pour effet d'approfondir la brèche et de la transmettre aux générations futures. Ce nouveau discours identitaire imprègne l'espace public de la ville et des médias.

Dans les mots de Walter Benjamin, la ville est « le lieu de l'expérience originaire du phénomène de la limite »⁵, le terrain de l'enclave, du passage, des seuils. La *surface limite* ne cesse de se transformer – elle est passée de la palissade à l'interface de l'écran – dans la ville post-moderne, globalisée et fragmentée, que Paul Virilio décrit comme *surexposée*⁶, désormais par



des frontières d'état. Lieu du franchissement, le *check point* est le filtre de la frontière, l'espace de la vérification de l'identité, de la rencontre et de la séparation, le lieu où la frontière s'interrompt pour s'ouvrir, pour s'élargir, pour accueillir le dispositif de contrôle. La frontière définit un territoire temporel, un espace tampon entre deux vitesses de croissance différenciées.⁷ Les phénomènes d'accélération et de ralentissement de part et d'autre révèlent « un niveau de temps, un espace-temps différent »⁸. À propos de la Berlin divisée, Peter Schneider nous décrit la séparation des deux peuples allemands, l'un conservé traditionnellement dans le « *réfrigérateur du socialisme réel* », l'autre « *décomposé au doux climat de l'Ouest* ».⁹

La frontière est le lieu du meilleur et du pire. Mouvante, elle s'ouvre, se clôture, se déplace. Séparatrice, elle est à l'avenant le lieu de rencontre de deux territoires; lieu de communion, membrane de résonance, espace du passage, terrain de contrebande, interface culturelle, l'endroit où « *deux territoires se présentent amoureuxment* »¹⁰. Beyrouth, Nicosie, Sarajevo, Jérusalem, Mitrovica et Mostar sont des villes-carrefours multiculturelles et multiconfessionnelles, qui se situent sur une ligne de rencontre entre les civilisations orientales et occidentales¹¹. Au moment où la ville se fragmente et se polarise dans le conflit, l'es-

pace de la rencontre se transforme en ligne de fracture et ce qui était à l'origine de l'urbanité devient facteur d'urbicide et moteur de destruction des espaces publics et des valeurs urbaines. Le pluralisme, source de richesse et de diversité, devient objet de paranoïa et d'hostilité. Les ponts s'écroulent et les barrières se construisent. Une *géographie de la peur* territorialise la ville dans un espace urbain sans cesse contesté, où *frontières de la ville* et *frontières de la peur* se confondent.

Cependant, les frontières sont instables et les ponts se reconstruisent. Au même moment que ces lignes s'écrivent et malgré une Paix qui reste encore fragile en Croatie, on célèbre la reconstruction du pont de Mostar, détruit en 1993 par l'artillerie bosnocoate marquant la division ethnique de la ville entre la rive croate à l'Ouest et musulmane à l'Est; en 1990 Berlin s'est réunifiée suite à la chute du Mur, et les villes-jumelles de Guben/ Gubin (Pologne/ Allemagne) et de Gorizia/ NovaKoviza (Italie/ Slovénie), autrefois divisées par le Rideau de fer, songent à se réunifier avec le récent élargissement des frontières de l'Europe, comme elle se définit dans la Communauté Européenne. Depuis le 1^{er} Mai 2004, cette nouvelle frontière de la *forteresse Europe* passe au milieu de la ville de Nicosie, capitale de l'île divisée de Chypre¹².

DOSSIER Hostilité



Nicosie. Quand la ville se déchire

Carrefour des civilisations d'Europe, d'Asie et d'Égypte, lieu de naissance d'Aphrodite, déesse grecque de l'Amour, l'île de Chypre a un passé qui reste riche en histoire et en culture, depuis 40 années, dans l'ombre d'un récit polarisé, fondé sur les conflits de territoire et d'identité nationale entre Chypriotes grecs et Chypriotes turcs. Les rivalités, déjà éveillées entre les deux groupes ethniques, s'enflamment quand l'occupant britannique décide de rendre l'indépendance à l'île en 1960. Les intérêts stratégiques de la Grèce, et un coup d'État soutenu par la CIA contre le gouvernement de la nouvelle république laïque et son Président, l'Archevêque Makarios, sont à l'origine du débarquement de l'armée turque en 1974, entraînant la partition de l'île et le retranchement des deux communautés dans la République de Chypre (grecque) au Sud, et la République Turque de Chypre du Nord (non reconnue par la communauté internationale). Une frontière divise désormais les deux états : la *Ligne verte*¹³.

Cette frontière, qui est à la fois une frontière de la « nouvelle Europe », une frontière d'état ainsi qu'une frontière intra-urbaine, traverse le centre historique de Nicosie, se poursuivant à l'extérieur des murailles dans la ville nouvelle, créant les deux demi-villes de Lefkosa au Nord (la ville turque) et de

Lefkosa au Sud (la ville grecque). Avec sa forme irrégulière, elle brise la géométrie parfaite des murailles érigées par les vénitiens au XVI^e siècle contre les Ottomans, serpentant à travers la ville d'Est en Ouest le long de l'ancienne rue commerçante d'Ermou, suivant le tracé de la rivière Pédios, aujourd'hui recouverte.

La frontière intra-urbaine ne se réduit pas à l'expression formelle de *ligne* ou de *mur*. La frontière a une épaisseur, et c'est précisément ce *territoire linéaire* qui nous intéresse comme lieu du projet. Cet espace peut être un terrain *non-aedificandi*, planifié par un État comme partie intégrante d'un dispositif de sécurité (le Mur de Berlin, la muraille de sécurité d'Israël) ou un espace tampon qui résulte de la fixation de deux lignes de fronts (Nicosie, Beyrouth). La *Ligne verte* de Nicosie est communément nommée *Buffer Zone* (zone tampon), *Dead Zone* (zone morte) ou *Norman's Land* (zone maldéfinie, zone neutre, zone contestée) et son épaisseur varie entre 3m50 dans le centre historique à cinq kilomètres autour de l'ancien aéroport de la ville. Bien que précisément démarquées par les Nations Unies, les lignes de cessez-le-feu sont des limites fragiles, mouvantes, sans cesse disputées par les deux parties qui tentent d'avancer leur *surface limite* en gagnant quelques centimètres de territoire à l'intérieur de la zone tampon ou en rehaussant les palissades. La limite s'exprime par l'éphémère, se matérialisant par des structures existantes et des éléments récupérés. D'une barricade improvisée, composée de cadres de lits, de voitures retournées et d'autre débris domestiques, la limite s'est progressivement consolidé par des fûts de pétrole, des fils barbelés, des sacs de sables et de la tôle. Les architectures abandonnées se transforment en postes de défense, les façades extérieures, fragilisées par les agressions, s'effeuillent, alors que l'intérieur s'épaissit, se consolide en une *architecture de forteresse*. Dans ces espaces de l'entre-deux – entre deux temps, entre deux territoires – le processus de dégradation des édifices vidés de leurs habitants contraste avec la croissance sauvage de la végétation.

« Lorsqu'une œuvre est achevée, elle est morte. La nature, au contraire, n'achève jamais rien. Elle endosse les ouragans, interprète les cendres d'un feu, invente un processus de vie sur les bases, chaque fois nouvelles, d'un bouleversement. »¹⁴

La *Ligne verte* doit son nom au tracé de couleur verte dessiné sur une carte de Nicosie par un général de l'armée britannique en 1963, afin de séparer les deux communautés en conflit. À Beyrouth, l'appellation *Ligne Verte* qui séparait l'Est chrétien de l'Ouest musulman et palestinien provient de la végétation qui a investi les fissures de l'espace urbain négligé et les ouvertures des immeubles abandonnés, dévorant peu à peu la pierre. À l'opposé, le territoire du Mur de Berlin n'avait rien de vert ; c'était un vide planifié, stérilisé, lissé, recouvert de sable et d'herbicide, et ce n'est qu'après sa chute, en 1989, que la friche commencera à être colonisée par la Nature. Emmanuel Terray évoque Berlin comme un *paradis des ombres*, avec ses terrains vagues, ses friches industrielles, ferroviaires, les friches du Mur. Cette ombre comme « l'incarnation du possible », ces fissures et ces creux « qu'il nous faut habiter (...) et qui introduisent de l'aire, du jeu, de l'incertitude dans le bloc du réel¹⁵ ».

Les paysages de la rupture

À l'intérieur de la ville historique de Nicosie, la *Ligne verte* est occupée depuis une quarantaine d'années par les forces de maintien de la Paix de l'ONU¹⁶, et elle est imprégnée de cet héritage anglo-onusien, en particulier celui des régiments canadiens qui l'ont patrouillée durant de nombreuses années. La nouvelle toponymie s'affiche en anglais sur des plaques le long du chemin de ronde, chaque nom étant associé à une anecdote, construisant un récit de l'entre-deux. *Annie's House*, du nom d'Annie Couppis, une habitante grecque qui a toujours refusé de quitter sa maison dans la *Ligne verte* ; *Spear Alley*, l'espace le plus étroit de la zone tampon, où les troupes grecques et turques se provoquaient à coups de lances depuis les balcons ; *Kitchener House*, l'ancienne demeure de Lord Kitchener, auteur du Plan Kitchener de Nicosie en 1883 ; *Maple House*, le quartier général des City Troops qui patrouillent la zone, dans le sous-sol duquel l'on trouve une salle d'exposition pleine de voitures Datsun et Toyota, sans roues, avec des carrosseries neuves mais poussiéreuses ; *Beaver Lodge*, *Tea Chest Wall*, *Patricia's Way*, *Blue Tractor*, *Spring Factory*, *Café Otto*, *Betty's Bridge*, *Butterfly Court*, *Four-minute Walk*, *Magic Mansion* poursuivent cette signalisation narrative à l'intérieur de la

Ligne verte. Le long de la Rue Ermou, colonne vertébrale de la zone frontalière, la poussière révèle des enseignes de rues écrites en trois langues, anglais, turc et grec, témoins du plurilinguisme de l'île d'avant la partition, ainsi que les enseignes des commerces arméniens situés dans la partie ouest de la ville historique. À la fin du parcours, vers l'Ouest, l'église catholique de Nicosie est prise en otage dans la *Ligne verte*, puisqu'elle est accessible uniquement depuis la *cote grecque*.

D'autres entités urbaines se trouvent enclavées dans la *Ligne verte*. L'aéroport de Nicosie, inauguré en 1968, est immobilisé depuis 1974, au moment des bombardements de l'armée turque. Des avions sans réacteurs, échoués parmi les fleurs violettes qui poussent sauvagement dans les interstices de ce paysage minéral, semblent attendre des voyageurs qui ne viendront plus. Contrastant avec la dégradation des façades extérieures, les guichets et salles d'accueil paraissent figés dans un *temps suspendu*, hors des ravages des intempéries, réfrigérés dans une architecture de métal et de verre bleu glacée.

À l'Est de l'île, Varosha, l'extension touristique de la ville fortifiée de Famagusta, est une nouvelle ville-fantôme. Sa façade balnéaire est composée d'une trentaine d'hôtels vides, dépouillés de leur habillage, tous les éléments mobiles (cadres de fenêtres, mobilier, mains courantes) ayant été démontés et transportés par des membres de l'armée occupante turque vers le continent. Derrière les barricades faites de barils et de barbelés, des arbres poussent au milieu des rues et à l'intérieur des immeubles, aujourd'hui habités par des chats, des rats et des serpents.

Situé à l'intérieur de la base militaire souveraine britannique de Dhekélia, le village



de Pyla est une exception à la règle, un noyau de résistance à la division, *une enclave dans l'enclave*, un microcosme préservé de Chypre avant la partition, peuplé de 33% de chypriotes-turcs et de 67% de chypriotes-grecs. Sur la place publique, chaque communauté a son café et son porte-drapeaux, et entre les deux s'élève un poste d'observation de l'ONU. Outre le rôle qu'il joue comme lieu de rencontres de plusieurs activités bi-communales, en particulier les répétitions et concerts des orchestres de musique et de danse bi-communales, il est également réputé pour ses activités illicites typiques d'un village frontière : trafic de marchandises et de drogue.

Le paysage symbolique de la ville.

Les icônes de la division

Les noms de rues, les monuments, les statues forment le tissu narratif d'une ville. À Nicosie, la création des deux États a produit deux récits de l'histoire et de la partition qui s'imposent dans le paysage symbolique de la ville. Dans chacune des deux demi-villes, les États construisent un *National Struggle Muséum*, (Musée de la lutte nationale) à l'intention des groupes scolaires. Ces institutions publiques témoignent de la construction d'une double *histoire sélective* en exposant chacune leur version du conflit, et ce sont des lieux de la propagation et du maintien de ce *récit de la division*.



DOSSIER Hostilité

La Chypre de l'époque coloniale était plurilingue, avec une signalétique urbaine exprimée en trois langues, grec, turc et anglais. Au lendemain de la partition, l'état entame un processus de « turquisation » dans la partie Nord, en renommant des lieux avec des nouveaux noms turcs et en faisant disparaître les panneaux en grec. Au Sud, certaines rues sont renommées d'après des héros nationalistes grecs, et Nicosie est devenue Lefkosia.

Les drapeaux nationaux, omniprésents, participent à cette *iconisation* en enrichissant la ville de nouvelles couleurs. Le rouge oriental colore la ville turque, le bleu méditerranéen la ville grecque et les drapeaux sont toujours en couple – au nord, le drapeau turc et son négatif chypriote-turc, au sud le drapeau chypriote et le drapeau grec. Les couleurs nationales (ou nationalistes) sont aussi présentes dans la signalétique et, plus on s'approche de la frontière, plus la coloration s'intensifie dans les panneaux d'interdiction, les barricades et les drapeaux qui marquent la limite.

L'image cartographique de la ville divisée est une *représentation de la négation* où l'autre ville est tronquée, niée, ignorée, quelquefois suggérée dans ses contours comme référence d'orientation. Le territoire de *l'autre côté* est parfois figuré dans sa réalité d'avant la division, dans une image anachronique. D'autres fois, il est *falsifié* en un simulacre pour des raisons de stratégie militaire. Chaque ville possède son observatoire public, situé dans la ville historique – la terrasse au sommet du *Saray Hotel* au Nord, la *Woolworth Tower* au Sud – permettant de percevoir la ville dans son unité.

Les effigies de Kemal Atatürk, président et fondateur de la République laïque de Turquie

en 1920, et de l'archevêque Makarios, premier président de la nouvelle République laïque de Chypre en 1960, se multiplient dans les espaces publics et dans le paysage, s'affichant comme des icônes unificatrices (à l'image des statues de Marx et Lénine à Berlin Est).

Resister à l'hostilité. Reconstruire la civilité

Afin de dépasser les politiques de division, et malgré la difficulté d'établir des relations institutionnelles, des citoyens chypriotes ont continué à croire et à espérer en une future réconciliation. À partir de 1995, un programme de développement bi-communal a été mis en place entre les deux communautés, avec l'assistance des Nations Unies et le parrainage d'autres organismes travaillant pour la Paix. Parmi les projets, il faut citer le Nicosia Master Plan, un exemple unique de planification urbaine dans une ville divisée, initié en 1979 par les deux maires de Nicosie, Lellos Demetriades et Mustafa Akinci, avec l'appui du PNUD, du HCR et de HABITAT. Comme de nombreux plans d'urbanisme dans le passé, il est né d'un problème d'insalubrité, et c'est de manière invisible, dans ses fonctions essentielles, dans ses entrailles, que la ville a commencé à tisser des liens, à travers le plan bi-communal des égouts.

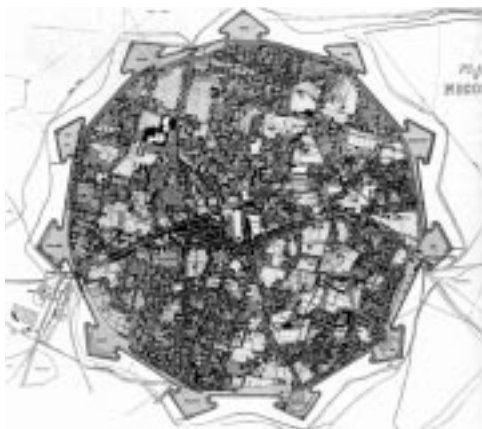
L'originalité du Master Plan réside dans le fait qu'il travaille sur deux scénarios, l'un pour la ville divisée, l'autre pour la ville réunifiée, planifiant à partir de la ville existante en envisageant une future réunification. Ce plan directeur a également la singularité de reconnaître la *Ligne verte* comme une *entité urbaine à planifier*, et de ne pas réduire l'espace de la frontière à un *territoire militaire*, à restituer

(comme ça a été le cas à Berlin et à Beyrouth). Le Master Plan a pour objectif le développement équilibré des deux parties de la ville ainsi que la revitalisation du centre historique abandonné par une population chypriote traumatisée, fuyant la zone de conflit et les souvenirs douloureux de la fracture. Ce plan a permis de financer et de réaliser la rénovation des édifices publics (mosquées, églises, marché, caravansérail), la réhabilitation de deux quartiers d'habitation à proximité de la *Ligne verte* – Arab Ahment, un ancien quartier ottoman au nord et Chrystalliniotissa, un quartier greco-méditerranéen au sud –, et la restauration de la muraille vénitienne, symbole de l'unité de la ville.

À l'heure actuelle, les équipes du Master Plan travaillent sur un nouveau plan intitulé le *New Vision Plan* qui analyse les instruments et règlements d'urbanisme des deux villes afin d'harmoniser les outils de planification dans une vision prospective de la réunification. Il est envisagé d'ouvrir un concours d'idées sur la *Buffer Zone*, et quelques hypothèses ont déjà été émises, entre autres pour un projet d'une université bi-communale.

Surmonter la frontière. De l'interstice à la mémoire interstitielle

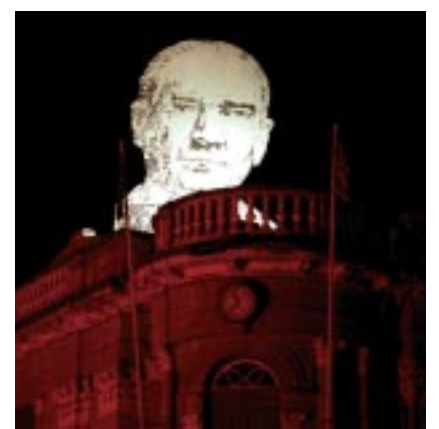
Comment projeter l'espace de la déchirure ? Cet espace symbolique de la réconciliation doit-il inscrire une empreinte dans la ville ? L'empreinte, cet *outil dialectique* à *vocation structurelle de transformation* ?¹⁷ Comment reconstruire la *Buffer Zone* de Nicosie ? (Il est intéressant de relever que lorsque nous écrivons le mot *buffer*, le correcteur orthographe du logiciel Word propose de le remplacer par *mémoire-tampon*¹⁸.) La reconstruction de la



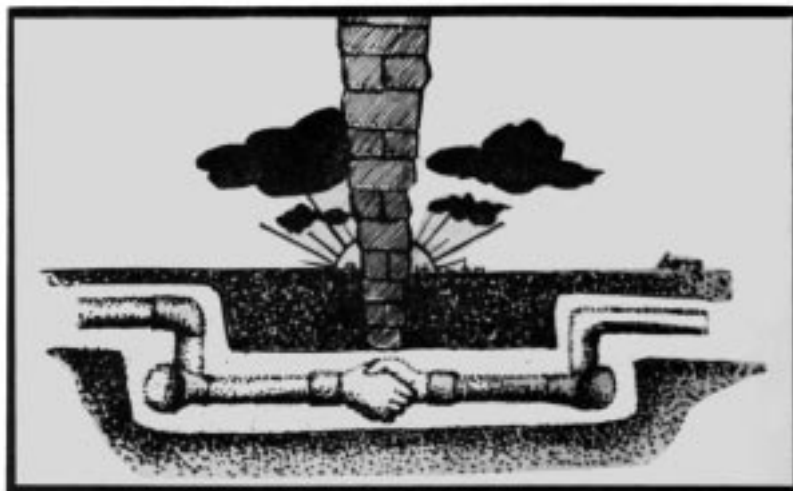
Plan de Nicosie par Lord Kitchener, 1881.



Drapeaux de la Turquie et de la République Turque de Chypre du Nord sur les montagnes au nord de Nicosie. Photo : Captain Simmons, UNFICYP, 2003.



Kemal Atatürk sur la place centrale de Nicosie (Nord). Photo A. Grichting.



friche de frontière s'inscrit dans un processus de « construction de la mémoire¹⁹ » qui n'a pas comme unique préoccupation la sauvegarde ou non de l'objet physique de la muraille, mais qui s'intéresse à la transformation de cette *bande d'isolement, de cette surface de protection* en une *zone de transition* et de *mémoire interstitielle* – entre deux territoires, entre deux communautés, entre deux temporalités, entre le passé et le présent, entre la mémoire et l'oubli. Gilles Tiberghien nous suggère de travailler non pas sur l'espace mais sur le temps, d'ouvrir des couloirs temporels en « faisant fond sur la mémoire collective comme sur une matière résurgente²⁰. » Nous pouvons entrevoir le temps de transformation de la friche comme le déroulement de la cicatrisation et l'espace de la friche comme l'interface de la cicatrisation.

Faut-il lisser les fractures ? Faut-il recouvrir les failles, ou les laisser ouvertes, les remplir, les excaver davantage ? Comment faire *vibrer la membrane*, faire *chanter les restes* et travailler le vide comme le silence de la musique, l'ombre comme espace du possible ?

« Ainsi, la frontière surmontée devient membrane vibratoire, aussi bien celle qui produit le son que celle qui le reçoit. Elle devient le lieu où deux territoires se pressent amoureusement, le contact de leurs deux peaux ; la frontière dédoublée, délivrée, s'anime en un couple qui danse, dessinant son ombre et sa flamme sur les parois de la caverne terre, et conquérant l'espace en ses enlacements. »²¹

Il ne s'agit pas, à l'avenir, d'effacer les traces de l'histoire polarisée de la Chypre divisée (comme ça a été le cas à Berlin où l'on a tenté

d'opérer une « dé-mémoire », de lessiver le passé avec la dé-nazification et la dé-stalinisation de l'espace de la ville) mais de réaménager l'espace public en s'appuyant sur la richesse culturelle et la diversité des civilisations qui ont peuplé l'île. Aphrodite, déesse de l'Amour, la Vénus de Chypre, saura-t-elle apporter une présence féminine dans un espace public dominé par des figures et des valeurs masculines²², en devenant, un jour, la nouvelle icône du peuple cypriot réunié ?



Anna Grichting est architecte et urbaniste diplômée de l'Institut d'architecture de l'Université de Genève. Elle développe une recherche sur les villes divisées à la Graduate School of Design de l'Université de Harvard.

¹ Claudio Magris, *Frontières : Le tropisme des lisières*, Paris : Centre Georges Pompidou, 1996.

² John Mack, Harvard Medical School, dans « Psychohistory and Cyprus » préface de l'ouvrage de Vamik Vokan, *Cyprus – War and adaptation : A Psychoanalytical History of Two Ethnic Groups in Conflict*, University Press of Virginia, 1979.

³ Journaliste israélien, cité par John Mack, op.cit.

⁴ Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930.

⁵ Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIX^e siècle », *Le livre des Passages*, Éditions du Cerf, 1969.

⁶ Paul Virilio « Une ville surexposée » in *Change International* No. 1, automne 1983

⁷ L'influx d'investissement étrangers participent à cette croissance différenciée. En Allemagne de l'Ouest, il s'agit du Plan Marshall pour la reconstruction de l'Europe, et à Chypre, de l'aide financière apportée à la République du Sud et le boycott de la République turque du Nord.

⁸ Heiner Müller, « Berlin, ou les Murs de l'Histoire ». Entretien avec Sylvère Lotringer in *Change International* No. 1. Automne 1983.

⁹ Peter Schneider, *L'Allemagne dans tous ces états*, Éditions Grasset, 1991.

¹⁰ Michel Butor, *Frontières*, Édition Le Temps Parallèle, 1985.

¹¹ Mario Apostelov, *The Christian-Muslim Frontier: A Zone of Contact, Conflict or Cooperation*, Editions Routledge, Londres, 2004.

¹² Suite au rejet du référendum pour la réunification de l'île par 74% de la population de la République de Chypre du Sud

(grecque), en Avril 2004, et avec son entrée dans l'Union Européenne le 1^{er} Mai 2004.

¹³ Officiellement, la frontière se nomme la *Ligne Attila* et c'est seulement le segment à l'intérieur de la ville historique, tracé en 1963, qui se nomme *Ligne verte*. Aujourd'hui, on a tendance à confondre les deux, et utiliser le terme de *Ligne verte* pour l'ensemble du tracé.

¹⁴ Gilles Clément, *Le jardin en mouvement*.

¹⁵ Emmanuel Terray, *Ombres berlinoises*, Éditions Odile Jacob, 1998.

¹⁶ UNFICYP (United Nations Forces in Cyprus)

¹⁷ Georges Didi Hubermann « L'empreinte comme paradigme : une archéologie de la ressemblance » in *L'Empreinte Catalogue d'exposition*, Centre Georges Pompidou, Paris, 1997.

¹⁸ Plus précisément, en langage informatique, il s'agit d'une zone de mémoire pour le stockage temporaire des données, servant à conserver les coordonnées de l'axe de profondeur. *Le grand dictionnaire terminologique*, www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/gdt_bdlz.html

¹⁹ Rémi Baudouin, « Imaginaire culturel et représentation des processus de reconstruction en Europe après 1945 » dans *Les reconstructions en Europe (1945-1949)*, Dominique Barjot, Rémi Baudouin et Danièle Voldman, éd.

²⁰ Gilles Tiberghien, « Quels paysages » dans *L'Architecture d'aujourd'hui*, No. 317, juin 1998.

²¹ Michel Butor, *Frontières*, Édition Le Temps Parallèle, 1985.

²² Des témoignages apportés par l'archéologie, la mythologie et la linguistique révèlent que les cultures vouant un culte aux déesses tendent à être égalitaires, telluriques et non-violents.

Les deux maires de Nicosie, Mustafa Akinci et Lellos Demetriades, signant l'accord pour le plan des égouts. Paru dans le journal hebdomadaire cypriot-grec *Satiriki* du 30 septembre 1978.

Paru dans le quotidien cypriot-turc *Yeni Duzen* du 28 janvier 1979. Source : *The Nicosia Sewerage Project : A plan for Nicosia. A strategy for the World*, UNHCR, 1996.